

SAINT PAUL A ATHÈNES.

II.

(ACTES. XVII. 22-34).

« Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses
» qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre,
» n'habite point dans des temples bâtis par la main
» des hommes ; et il n'est point servi par les mains
» des hommes comme s'il avait besoin de quelque
» chose, lui qui donne à tous la vie, le mouvement
» et toutes choses. »

Quelle grandeur, quelle élévation, quelle sublime simplicité dans ce début ! Il faut, pour comprendre l'impression que ces paroles durent produire sur l'auditoire de l'apôtre, nous transporter par la pensée dans l'antique Athènes, et nous représenter quelles étaient les dispositions religieuses de cet auditoire. Pour nous, à force de l'entendre prêcher depuis notre première enfance, nous sommes malheureusement blasés sur cette grande vérité d'un Dieu unique et

créateur du monde ; et cette pensée sublime, qui fait l'admiration des anges, ne produit plus aucune impression sur nos esprits ni sur nos cœurs. Mais il en était bien différemment de cette population des Athéniens, qui étaient accoutumés à renfermer matériellement l'idée de la divinité dans l'enceinte d'un temple, qui multipliaient les dieux au gré du caprice de leur imagination ou des passions de leur cœur, et qui se représentaient ces dieux comme se nourrissant de l'encens des offrandes et de la graisse des sacrifices. Voici que, pour la première fois, ils entendent parler d'un Dieu unique, spirituel et tout-puissant, dont la volonté est sans rivale, dont l'essence infinie remplit le ciel et la terre, et dont la parole a créé le monde. Ah ! sans doute, ces grands objets durent commander leur attention avec une puissance irrésistible, et quelque chose dut leur crier que ce Dieu inconnu, prêché par un orateur inconnu, ce Dieu dont le caractère atteignait aux plus hautes conceptions de leur intelligence, était bien le seul vrai Dieu. Au reste, ce début du discours de saint Paul s'adressait aussi bien aux erreurs des philosophes qu'aux superstitions de la multitude. En effet, aucune des sectes de la philosophie païenne n'admettait une création proprement dite, une création tirée du néant ; et toutes, sans exception, croyaient à l'éternité de la matière. Les Épicuriens prétendaient que le monde s'était formé par la réunion fortuite des atômes dans l'espace ; sui-

vant les Stoïciens, Dieu n'avait fait que donner la forme et l'arrangement à une matière existante de toute éternité; et enfin, d'après les disciples d'Aristote, le monde avait existé de tout temps tel que nous le voyons aujourd'hui. L'idée hardie d'un monde tiré du néant, d'un Dieu qui fait tout de rien, « qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient; » qui « a dit, et la chose a eu son être, qui a commandé, et l'univers a comparu; » qui « a fait les cieux par sa parole, et toute leur armée par le souffle de sa bouche: » cette idée sublime est essentiellement biblique, et nulle part on ne la rencontre en dehors de la révélation; jamais l'intelligence humaine n'osa s'élever à cette hauteur, et ce fait seul suffirait pour démontrer la divinité des Ecritures.

Cette idée d'une création tirée du néant, la seule qui soit digne de la toute-puissance, tient une place importante dans l'ensemble des rapports de Dieu avec les hommes, et particulièrement dans l'économie de la rédemption. Le Dieu tout-puissant, qui a tiré du néant la première création, pouvait seul accomplir une création nouvelle, plus difficile et plus étonnante encore, de la nature humaine dégénérée. Au commencement des temps, le Dieu créateur se trouve en présence du néant, qui reste indifférent à son œuvre, qui n'apporte à cette œuvre ni secours ni obstacle; mais à l'époque de la régénération évangélique, le Dieu sauveur se trouve en présence d'un monde

déchu de son état primitif, d'une création pervertie, qui oppose à son œuvre une résistance opiniâtre et permanente : que ce Dieu sauveur soit aussi le Dieu créateur et tout-puissant, alors il pourra briser cet obstacle par sa seule parole, et faire éclore, non plus du sein du néant, mais du sein de la corruption même, ces « cieux nouveaux et cette terre nouvelle où doit habiter la justice, » ce « nouvel homme créé selon Dieu, en justice et en sainteté véritables. » Adressons-nous donc avec confiance, mes frères, à ce Dieu qui est à la fois sauveur et tout-puissant, assurés qu'il saura bien triompher de la dureté de nos cœurs pour nous convertir et nous sanctifier.

« Ce Dieu qui a fait le monde et toutes les choses » qui y sont, étant le seigneur du ciel et de la terre, » n'habite point dans des temples faits par la main des » hommes. » Encore une de ces vérités simples et grandes, qui ont malheureusement perdu pour nous, par l'effet d'une longue habitude, leur puissance et leur beauté, mais qui, dans de telles circonstances, confessée avec un si noble courage à la vue de cette multitude de temples qui faisaient l'orgueil des Athéniens, dut confondre les auditeurs de l'apôtre d'étonnement et d'admiration. « Ne remplis-je pas, moi, le ciel et la terre? dit l'Éternel. Le ciel est mon trône et la terre est mon marchepied : quelle maison me bâtiriez-vous, et quel serait le lieu de mon repos ?¹ » Combien tous

¹ Jérém. XXIII. 24; Es. LXVI. 1.

les temples les plus magnifiques sont petits et mesquins auprès de ces grandes images ! En vain l'art humain, déployant ses merveilles, dresse des colonnes, sculpte des bas-reliefs, élève des voûtes et des portiques comme pour enfermer dans ces symboles matériels l'idée de la divinité : cette idée sublime brise ces étroites prisons de pierre pour se répandre dans l'immensité de l'espace, et si loin que puisse aller la pensée en s'égarant dans les régions sans limites de l'infini, elle retrouve partout le Dieu de la bible, le Dieu que Paul prêcha dans l'Aréopage. Tenons-nous en garde, mes frères, contre la tendance que nous avons tous naturellement à matérialiser la pensée de Dieu, à la circonscrire dans un certain lieu déterminé ; rappelons-nous que ce Dieu nous environne en tout temps, en tout lieu, qu'il « nous tient serrés par derrière et par devant, » et que si les besoins d'une nature indigente et bornée nous obligent ici-bas à nous réunir dans des temples de bois et de pierre, son vrai temple est l'univers — je me trompe, son vrai temple est un cœur animé d'une foi sincère et d'un ardent désir de le posséder. « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » C'est pour que nous ne perdions pas de vue cette grande vérité, que nos réformateurs, de bienheureuse mémoire, ont voulu bannir de notre culte la pompe matérielle et les ornements extérieurs. Faut-il admettre qu'ils ont été entraînés un peu loin

dans cette réaction nécessaire contre les abus d'une église dégénérée ? faut-il regretter qu'on n'ait pas conservé dans nos temples réformés, comme dans ceux de nos frères luthériens, du moins le signe de la rédemption ? Quant à moi, bien que j'attache à ces choses extérieures fort peu d'importance, je ne craindrais pas de rencontrer du regard dans cette enceinte, j'aimerais à pouvoir montrer dans mes prédications ce boit maudit et béni, symbole d'ignominie et trône de gloire, sur lequel le Sauveur a versé son sang pour nos péchés, et dont l'absence entretient parmi nos frères de l'église romaine cette opinion calomnieuse et trop répandue : que les protestants ont horreur de la croix. Ah ! sachez-le bien, s'il se trouvait des personnes dans cet auditoire qui eussent à notre égard une telle pensée, non-seulement nous ne repoussons pas la croix, mais c'est la croix qui fait toute notre espérance pour le temps et pour l'éternité ; c'est sous la croix que nous désirons vivre ; c'est en embrassant la croix que nous voulons mourir. Non pas sans doute une croix matérielle, un morceau d'ivoire ou d'ébène, dont le seul attouchement n'a jamais sauvé et ne sauvera jamais un seul pécheur, mais cette croix spirituelle qu'on reçoit dans le cœur, qu'on embrasse par la foi, et qui n'est autre chose que la mort expiatoire de Jésus-Christ, donnant sa vie pour nos péchés. Voilà la croix que nous voulons, voilà celle qui a du prix à nos yeux, sans que pour-

tant nous prétendions exclure entièrement de nos temples le signe visible de la rédemption. Voudriez-vous peut-être que nous allussions plus loin ? regretteriez-vous dans nos temples ces tableaux, ces statues, ces lumières, cet encens, toute cette pompe matérielle qui dans les églises de Rome s'empare si vivement de l'imagination et des sens ? trouveriez-vous notre culte et nos temples trop simples, trop dénués, trop pauvres peut-être ?... Si telle était votre secrète pensée, écoutez une similitude.

Un peuple qui adorait le soleil voulut élever un temple en l'honneur de son dieu. Dans ce but on fit venir de loin et à grands frais un architecte habile et renommé. Cet homme, après avoir longtemps médité sur le genre d'édifice qui répondrait le mieux à la destination demandée, comprit que le temple le plus digne du soleil serait un temple de verre ; et ce fut en effet la seule matière qu'il fit entrer dans sa construction. Dans ce temple magnifiquement simple, dont les parois transparentes laissaient librement passer les rayons lumineux, il ne se trouvait pas un seul point de l'espace qui ne fût rempli par la présence de la divinité. Mais bientôt les adorateurs du soleil s'avisèrent de trouver leur temple trop pauvre et trop dénué d'ornements. Ils font venir des peintres, et les chargent d'enrichir les parois de l'édifice des chefs-d'œuvre de leur art. Insensés et aveugles ! ils reconnurent trop tard qu'en pensant enrichir leur

temple, ils l'avaient appauvri en réalité; qu'ils n'avaient réussi qu'à en bannir la présence de leur dieu; et que chacun des coups de pinceau de l'artiste arrêta au contact de l'édifice un rayon de la divinité!

Eglise de Rome! voilà ton image. Tu as cru enrichir ton culte en y introduisant une pompe et un éclat empruntés au paganisme: et tu n'as pas su voir qu'en rendant ce culte plus riche tu le matérialisais; qu'en portant l'attention sur le culte extérieur, tu la détournais du culte intérieur; et qu'en faisant entrer dans tes temples les images, l'encens, les lumières, la pourpre et l'or, tu en bannissais le soleil de justice, le Dieu qui est esprit et vérité! Quant à nous, notre culte est simple et nos temples sans ornements: mais ils en rappellent d'autant mieux que le vrai culte est celui du cœur; et il seront toujours assez riches pourvu qu'on y sente la présence du Dieu invisible, ce Dieu qui « n'est pas servi par les mains » des hommes comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, la respiration et » toutes choses. »

« Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre. » Ici encore l'apôtre combat directement les opinions de ses auditeurs, dont les uns prétendaient que l'homme avait existé de toute éternité aussi bien que la terre qu'il habitait, tandis que d'autres s'imagi-

naient que les hommes étaient dans chaque pays un produit du sol : les Athéniens, en effet, mettaient leur orgueil à ne descendre d'aucune autre race d'hommes, et se vantaient d'être nés du sol même de leur pays. L'unité d'origine de la race humaine est une de ces vérités aujourd'hui acquises à la science, mais sur lesquelles la bible a devancé la science de quarante siècles. Le temps n'est pas encore éloigné où une orgueilleuse philosophie prenait en pitié les gens assez simples pour croire à l'existence d'une seule famille primitive, et pour admettre que le nègre stupide ou le grossier Hottentot eussent la même origine que l'Européen civilisé. De nos jours, des recherches plus approfondies ont fait justice de ces assertions téméraires, et démontré l'existence d'un seul couple primitif, ainsi que l'avait écrit Moïse il y a quatre mille ans. On a étudié les diverses races humaines, et l'on a reconnu que les différences qu'elles présentent s'expliquent sans peine par les altérations qu'apporte à la longue, dans l'organisation, la différence du genre de vie et du climat. On a étudié les langues principales parlées dans les différents pays du monde, et l'on a retrouvé dans toutes ces langues des racines communes, qui supposent l'existence d'une langue primitive et unique. On a étudié les notions religieuses des divers peuples, et l'on a constaté l'existence de certaines traditions communes à toutes les grandes nations, débris évidents

d'une révélation primitivement adressée à un petit nombre d'hommes. C'est ainsi, par exemple, qu'on retrouve partout la tradition d'un déluge, celle d'un âge d'or et d'innocence, et celle d'une chute morale de l'humanité.

Le dogme de l'origine unique de la race humaine tient une place importante dans le système de la révélation biblique. C'est parce que les hommes descendent d'un même père, qu'ils peuvent et doivent s'aimer comme des frères, qu'ils sont sujets aux mêmes besoins moraux et religieux, qu'ils ont participé à la même chute, et qu'ils peuvent être relevés par le même salut; et voilà pourquoi l'apôtre insiste sur ce point auprès de son auditoire, qui était imbu d'une doctrine opposée.

« Il a déterminé, » continue l'apôtre, « les temps » précis et les bornes de leur habitation. » C'est Dieu qui fixe les bornes des peuples; c'est sa volonté souveraine qui règle tous les changements que subissent le gouvernement et la circonscription des empires. Rien à cet égard n'est abandonné aux caprices du hasard, comme le prétendaient les Epicuriens. La même voix souveraine qui a dit à la mer : « tu iras jusque-là, et là s'arrêtera l'élévation de tes vagues, » est celle aussi qui dit de siècle en siècle aux vagues vivantes de la population : « vous irez jusque-là. » Le philosophe étudie, dans l'histoire du monde et sur la carte du globe, les lois qui président à la migration

des peuples et aux révolutions des empires ; mais le chrétien , s'élevant plus haut , aperçoit au-dessus de toutes ces agitations sociales la main du Dieu qui les dirige dans les vues de sa sagesse éternelle. Toutes les nations sont dans cette main divine de faibles instruments qu'elle manie à leur insçu , faisant servir jusqu'à leurs passions à l'exécution de ses desseins. Disputez-vous , peuples et rois , une part plus ou moins large du globe étroit que vous habitez ; marchez les uns contre les autres dans votre ardeur insensée , et arrosez de sang un sol que devaient seules féconder les pluies et la rosée du ciel ; poursuivez vos fantômes de gloire , insatiables conquérants ; parcourez la terre en ajoutant triomphe à triomphe , et royaume à royaume : vous ne ferez jamais que remplir les cadres précis tracés d'avance à votre ambition par le maître souverain , et après les avoir remplis vous disparaîtrez de la scène du monde. L'un , après avoir achevé la conquête de l'Asie , mourra dans la fleur de l'âge au milieu de ses triomphes , victime de son intempérance ; un autre , au moment où il aura ceint le diadème , but suprême de son ambition , tombera dans le sénat de Rome , percé de vingt-trois coups de poignard ; un troisième , qui naguère encore remplissait l'Europe du bruit de son nom , sera « brisé sans main , » selon l'expression de l'Écriture , vaincu au plus fort de ses conquêtes par les rigueurs d'un climat meurtrier ; et tous n'auront fait que passer sur

la terre pour servir les desseins de cette providence éternelle, qui fixe les bornes des peuples et leur destinée.

Dans ses voies envers l'humanité, dans la direction des évènements du monde, Dieu n'agit jamais arbitrairement ni sans égard au bien de ses créatures. Le but qu'il se propose constamment, et qu'il poursuit à travers toutes les phases de l'histoire des peuples, le but en vue duquel il appelle les hommes à l'existence et les place sur la terre, c'est de les amener à sa connaissance, et par cette connaissance au salut. C'est « afin, » dit l'apôtre, « qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils puissent en quelque sorte le toucher de la main et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. » Dieu, en effet, a donné aux hommes tout ce qui leur est nécessaire pour qu'ils puissent le connaître et le servir; il les appelle et les presse tous sans exception de venir à lui; et s'ils restent étrangers à la lumière divine, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Bien que, par suite du péché de notre premier père, la connaissance de Dieu se soit obscurcie parmi les hommes, tellement qu'au lieu de le contempler sans nuage, comme Adam au jardin d'Eden, ils sont réduits à le chercher en quelque sorte en tâtonnant comme des aveugles, néanmoins « il n'est pas loin de chacun de nous; » chaque homme trouve encore dans la création déchuée assez de lumière pour le condamner et le rendre

inexcusable s'il reste étranger au service de Dieu. « Ce qu'on peut connaître de Dieu a été manifesté parmi eux, » nous dit ailleurs l'éloquent apôtre, « Dieu le leur ayant manifesté. Car les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on considère ses ouvrages ; de sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans de vains raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres ¹. »

Il n'est pas même besoin, pour apprendre à connaître Dieu, que l'homme contemple la création extérieure : il suffit qu'il porte son attention sur lui-même. Car Dieu est tellement près de chacun de nous, que « c'est par lui, » continue l'apôtre, (ou plus exactement *en lui*) « que nous avons la vie, le mouvement et l'être : » non-seulement la vie, qui est le degré le plus élevé de l'existence, mais le mouvement qui est moins que la vie ; non-seulement le mouvement, mais l'être, la simple existence, qui est moins encore que le mouvement : tout ce que nous faisons, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, nous le devons à Dieu, à la relation que nous soutenons avec lui ; et c'est par un renouvelle-

¹ Rom. I. 19-21.

ment continuuel de son action créatrice que nous continuons d'exister. Ici, comme toujours, la bible est d'accord avec les données de la saine philosophie. C'est une vérité trop habituellement oubliée, que Dieu « soutient toutes choses par sa parole puissante ¹, » et que s'il interrompait un seul instant cette action conservatrice, qui n'est autre chose qu'une création sans cesse renouvelée, l'univers rentrerait dans le néant.

Puisque nous tirons ainsi notre origine de Dieu, puisque nous vivons par lui et en lui, nous sommes faits en quelque chose à son image ; et saint Paul appuie aussitôt cette assertion d'une autorité que ses auditeurs ne devaient pas récuser. « Selon que vos » poètes ont dit : nous sommes aussi de la race de » Dieu. » Cette citation est exprimée dans l'original par un vers, qui se retrouve en effet textuellement dans les écrits d'un ancien poète grec ² ; d'autres écrivains de l'antiquité, Pindare par exemple, ont exprimé la même pensée en termes à peu près semblables. L'apôtre applique au vrai Dieu ce que les poètes païens avaient dit de leur Jupiter, qui était pour eux le dieu suprême. Cet emprunt fait à un auteur profane n'est pas le seul de ce genre qu'on trouve dans les écrits de saint Paul. C'est ainsi que dans l'épître à Tite il cite un vers du philosophe Epiménide,

¹ Hébr. I. 3.

² ARATUS, Poème sur l'Astronomie.

et qu'au chapitre quinzième de la première épître aux Corinthiens il va jusqu'à citer un poète dramatique¹, dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Ce fait prouve que l'apôtre possédait, comme nous le disions dans notre premier discours, des connaissances aussi étendues que variées, et qu'il n'avait pas dédaigné de se livrer à l'étude de la littérature profane. Apprenons de son exemple que la foi chrétienne est bien loin d'être amie de l'ignorance, comme on se l'est imaginé quelquefois; et qu'il est une manière de sanctifier la science humaine en la faisant servir aux progrès de l'évangile. Plus les prédicateurs de l'évangile posséderont des connaissances variées et approfondies, mieux ils pourront servir la cause de la vérité; et l'on a toujours vu dans l'église de Jésus-Christ le réveil de la foi donner la main au réveil de la science. La réformation du seizième siècle, en particulier, offre un éclatant exemple de cette sainte fraternité : c'est par la foi aidée de la science que les réformateurs ont accompli de si grandes choses; comme ce fut par la foi aidée de la science que saint Paul renversa les forteresses du paganisme, et créa tant d'églises parmi les Gentils. Ce grand apôtre, qui fut sans doute parmi les hommes le modèle le plus accompli de l'évangéliste et du missionnaire, était un homme de science autant qu'un homme de foi.

¹ MÉNANDRE.

« Etant donc la race de Dieu, nous ne devons pas » croire que la divinité soit semblable à de l'or ou à » de l'argent, ou à de la pierre taillée par l'art et l'industrie des hommes. » Quelle inconcevable folie n'y a-t-il pas dans l'idolâtrie, puisque par elle l'homme, cet être créé à l'image de Dieu, place Dieu au-dessous de soi-même, au-dessous même de la brute ; l'homme doué d'intelligence et de vie se fait un Dieu matériel, privé de vie et d'intelligence : comme si l'ouvrier pouvait être inférieur à son ouvrage ; comme si la matière pouvait donner naissance à l'esprit, et la mort enfanter la vie ! Au reste, saint Paul s'adressait aux païens de la vieille Athènes ; c'est ici de l'histoire ancienne, il s'agit de choses passées dès longtemps. Sans doute, il faut l'espérer pour l'honneur de l'humanité, jamais aberration semblable ne pourra se rencontrer dans un pays éclairé par la lumière de l'évangile ; jamais, espérons-le, des hommes se disant chrétiens ne transporteront à de vains simulacres, à des images de bois, d'argent ou de pierre, les hommages qui ne sont dûs qu'au Dieu vivant ; jamais des hommes se disant chrétiens ne pourront arriver à ce degré de superstition et de folie, de promener de tels simulacres en pompe solennelle, de leur apporter des offrandes, de leur adresser des prières, de brûler de l'encens devant eux, et de se prosterner en leur présence comme à la vue de la divinité : mais si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, pareille aberration pouvait se

rencontrer dans un pays chrétien et dans une église chrétienne, alors la parole de saint Paul, cette parole adressée aux païens de la vieille Athènes, reprendrait toute son actualité, elle secouerait la poussière de dix-huit siècles et se relèverait, vivante et incisive, contre cette idolâtrie christianisée !

« Dieu donc, ayant laissé passer ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se convertissent; parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le monde entier selon la justice, par l'homme qu'il a établi pour cela; de quoi il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts. » Tout ce qui précède n'était dans la pensée de l'apôtre qu'un accessoire, une préparation au grand but de son discours, qui était d'annoncer à ses auditeurs l'évangile, la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ. Les jugeant suffisamment préparés, il essaie enfin d'aborder cette seule chose nécessaire, ce thème unique de toutes ses prédications, cette pensée qui remplissait sa vie entière. « Dieu, » leur dit-il, « qui dans les siècles passés a laissé marcher les nations dans les voies de la superstition et de l'ignorance, a pourvu désormais au moyen de les en retirer; et c'est ce moyen de relèvement que je viens vous annoncer de sa part. Il est temps que l'humanité sorte de l'abîme de ténèbres et de corruption où elle est restée plongée jusqu'à présent; il est temps qu'elle se prépare, par la conversion et la repentance, au jugement

du Dieu souverain. Pour que ce jugement fût plus équitable, Dieu l'a confié à un être semblable à nous sauf le péché, à un homme ; c'est ce même homme qui peut seul nous délivrer du péché et de la condamnation ; et sa mission divine est hautement attestée par le plus éclatant des miracles, car il est ressuscité d'entre les morts. » Jusqu'ici l'apôtre avait été écouté avec attention, peut-être même avec un intérêt d'autant plus vif que les grandes vérités qu'il annonçait étaient entièrement nouvelles pour ses auditeurs. Mais dès l'instant que, laissant les considérations générales, il en vint à les mettre personnellement en cause pour les solliciter à la repentance et à la conversion ; dès qu'il voulut aborder ces doctrines vitales de l'évangile, qui furent dans tous les temps « scandale au Juif et folie au Grec, » la sympathie de son auditoire l'abandonna, et on ne lui permit pas d'achever. « Quand ils entendirent parler de la résurrection des » morts, les uns s'en moquèrent et les autres dirent : » nous t'entendrons là-dessus une autre fois. Ainsi » Paul sortit du milieu d'eux. »

Toutefois le maître qu'il avait confessé avec un si noble courage ne laissa pas son serviteur sans consolation. Il eut la joie de voir sa parole réveiller à salut quelques âmes d'élite, d'autant plus précieuses à ses yeux qu'elles étaient en plus petit nombre. « Il y en » eut cependant quelques-uns qui se joignirent à lui » et qui crurent : entre lesquels était Denys, juge de

» l'Aréopage, et une femme nommée Damaris, et
» d'autres avec eux. » Avec quelle joie, en effet,
l'apôtre dut serrer la main de ces nouveaux frères et
sœurs qui venaient de naître à la vie de la foi ! quelle
douceur pour lui de s'unir à eux dans une même prière,
aux pieds de ce Sauveur qu'ils venaient d'apprendre à
connaître ! et quelle consolation, en quittant cette ville
d'Athènes, plongée encore dans de si épaisses ténè-
bres, d'y laisser, dans la personne de ces nouveaux
disciples, une étincelle de lumière divine, une se-
mence de vie éternelle, un noyau d'église chrétienne !

Ce qui arriva dans cette occasion au grand apôtre
des Gentils, n'est-il pas l'image trop fidèle de ce qui
arrive souvent aujourd'hui encore aux ministres de
l'évangile ? On les écoute volontiers, aussi longtemps
qu'ils s'en tiennent aux vérités générales de la reli-
gion ; on les entend avec plaisir quand ils prêchent
sur l'existence de Dieu, sa grandeur, sa puissance,
sa bonté, sa sagesse, sa providence ; on leur passe
même sans difficulté la prédication de certains devoirs
de détail : mais qu'ils abordent les doctrines vitales
et caractéristiques de l'évangile ; qu'ils annoncent le
scandale éternel de la croix ; qu'ils insistent sur la
nécessité d'une conversion immédiate et radicale,
même pour les plus vertueux d'entre les hommes ;
qu'ils prêchent la corruption de la nature humaine,
le salut gratuit par le sang de Christ, la régénération
par le Saint-Esprit, le devoir du renoncement au

monde, — alors généralement la sympathie de leur auditoire les abandonne : les uns se soulèvent avec violence contre leur prédication, les autres se contentent de hausser les épaules, comme autrefois les sages Athéniens ; on les accuse, comme le discoureur de l'Aréopage, de prêcher « des doctrines nouvelles ; » et leur courage faillirait bientôt s'il s'appuyait sur la sympathie de leurs auditeurs.

Toutefois le maître qu'ils servent ne les laisse pas non plus sans encouragement. Leur parole, méconnue du grand nombre, trouve pourtant le chemin de quelques cœurs ; il se trouve parmi leurs auditeurs quelques Denys et quelques Damaris, qui reçoivent la parole du salut dans des cœurs préparés par le Saint-Esprit, et qui deviennent leur joie dans ce monde, en attendant qu'ils soient au dernier jour leur couronne de gloire.

Je parle de ce qui arrive en général, de ce qui est arrivé dans cette église même, mais à une autre époque. A l'époque où nous sommes, ce que je viens de dire ne trouve déjà plus son application parmi nous. Nous n'en sommes plus, je le reconnais et j'en bénis Dieu, nous n'en sommes plus à cette première phase de la prédication évangélique, où cette prédication soulève l'opposition du grand nombre. Soit qu'on ait fini par s'accoutumer, à force de les entendre, aux doctrines évangéliques, soit qu'on en ait réellement reconnu l'excellence et la vérité, c'est un fait dont

nous devons bénir Dieu qu'aujourd'hui la grande majorité de nos auditeurs écoute sans déplaisir, peut-être avec sympathie, cette doctrine du salut par la foi, cette prédication de la croix et de la grâce, qui, Dieu soit loué! n'a pas cessé et ne cessera pas, espérons-le, de régner en souveraine dans cette chaire et de pénétrer tous les discours que vous y entendez prononcer. Mais de ce que le grand nombre de nos auditeurs nous écoutent avec sympathie, faut-il en conclure que les âmes touchées à salut par le Saint-Esprit, les âmes qui vivent de la vie de la foi, sont devenues dans cet auditoire le grand nombre? Le temps est-il venu où il nous faut prêcher la sanctification plutôt que la conversion, et au lieu de travailler à ramener au bercail des brebis perdues, n'avons-nous plus qu'à paître, dans les pâturages du Seigneur, des brebis qui déjà lui appartiennent? Hélas! nous voudrions pouvoir le penser; mais, pour la plupart d'entre vous, nous le craignons, cette soumission à l'évangile dont je parlais n'est qu'une soumission purement extérieure, une simple adhésion de l'intelligence, qui n'est pas encore descendue dans les profondeurs de l'âme, qui n'a pas encore intéressé sérieusement la conscience, qui n'a pas renouvelé encore la vie morale. Il ne suffit pas de venir ici chaque dimanche écouter la prédication de l'évangile à peu près avec le même plaisir que vous trouveriez à écouter une musique dont votre oreille a contracté

l'habitude : il faut que cet évangile soit devenu pour vous une réalité vivante et personnelle ; il faut avoir senti et pleuré vos péchés ; il faut avoir donné votre cœur au Seigneur ; il faut quitter les vanités du monde ; il faut vivre en présence de l'éternité ; il faut aimer et poursuivre sans relâche la sainteté. Est-ce le grand nombre, est-ce le petit nombre parmi vous qui se reconnaissent à de pareils traits ? C'est à votre conscience toute seule que je veux laisser le soin de répondre. Si vous étiez obligés de reconnaître, mes bien-aimés frères, que, tout en ayant commencé de tourner vos pas vers la terre promise, vous n'avez pas encore passé le Jourdain ; que, tout en vous étant rapprochés de la vérité chrétienne, vous ne possédez pourtant encore que l'ombre de cette vérité ; si, tout en aimant et appréciant l'évangile, vous ne possédez pas encore personnellement la perle de grand prix, la seule chose nécessaire, le secret de mourir tranquille, l'assurance de votre salut éternel, — ah ! s'il en est ainsi, ne restez pas au point où vous êtes : faites un nouveau pas en avant dans cette bonne voie ; devenez chrétiens par le cœur et par la vie, comme vous l'êtes déjà par l'intelligence ; après avoir admiré l'évangile de Jésus-Christ, pratiquez cet évangile ; que la prière, la repentance, la foi, la sainteté, deviennent pour vous, non plus seulement de belles et grandes idées, mais de vivantes réalités ; et connaissez enfin par expérience la vérité de cette parole

de l'apôtre : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle créature ; les choses vieilles sont passées, et voici, toutes choses sont faites nouvelles ! » Amen.

Mars 1846 et août 1851.
